Etienne Lancereaux (1829 - 1910) sa vie, son œuvre, ses découvertes scientifiques *

par Jean-Jacques PEUMERY **

Borné dans sa nature, infini dans ses voeux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des Cieux.
Alphonse de Lamartine

Le 27 novembre 1829, sous le règne de Charles X, naissait à la ferme de Crécy, à Brécy-Brière près de Vouziers, dans les Ardennes, Etienne Lancereaux, appelé à devenir l'un des plus éminents médecins de la seconde moitié du XIXe siècle. Il était l'aîné d'une famille de six enfants. Son père exploitait la ferme de Crécy, un ancien prieuré datant du XIIe siècle, située sur le versant d'une colline donnant sur la rive gauche de l'Aisne.

Etienne Lancereaux fit ses premières études auprès du curé de Savigny, puis il alla au petit séminaire de Reims, sans pour autant songer au sacerdoce ; il revint ensuite à la ferme parternelle pour y travailler. Il était grand, fort, avec des cheveux et des sourcils abondants ; son visage énergique et comme taillé à coups de serpe lui donnait le type même de l'Ardennais ; plus tard, on le surnommera, d'une manière un peu irrévérencieuse, "le sanglier des Ardennes". Pourtant, sous les dehors apparents d'une sauvagerie de caractère et d'une brusquerie de manières, il cachait un coeur d'or ; comme on l'a dit de lui : "Il était dévoré du désir d'être utile".

Vers les vingt ans, il fut victime d'un accident de travail ; il tomba d'une voiture de ferme et fut blessé à la tête : son rétablissement demanda plusieurs mois, et ce temps de réflexion, comme aussi l'exemple que lui donna le médecin de campagne venu le soigner, le décida de devenir lui-même médecin.

Il reprit ses études, passa son baccalauréat à vingt et un ans et entra à l'Ecole de médecine de Reims le 7 novembre 1850, puis à la Faculté de médecine de Paris.

---

* Communication présentée à la séance du 24 juin 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** Résidence Jean de Vienne, 392 avenue Maréchal de Lattre de Tassigny, 62100 Calais.

Travailleur passionné, les examens et les concours furent enlevés avec brio. Successivement externe, puis interne des hôpitaux de Paris à partir de 1858, il soutint sa thèse devant la Faculté de médecine de Paris, en 1862, sur le sujet : *"De la thrombose et de l'embolie cérébrales, considérées principalement dans leurs rapports avec le ramollissement du cerveau"*. En 1863, il devint chef de clinique à l'Hôtel-Dieu et, en 1869, il était reçu médecin des hôpitaux de Paris. L'agrégation fut obtenue à Paris en 1872. En 1875, il fut question de lui attribuer une chaire de professeur, mais il n'obtint pas celle d'anatomie pathologique qu'il convoitait ; elle fut accordée à Jean-Martin Charcot, et l'on peut se demander, sans pour autant enlever le mérite de Charcot qui était un grand clinicien, s'il n'y eut pas une polémique : il y avait une opposition entre les convictions religieuses de Lancereaux, qui ne cachait pas sa foi catholique, et les idées de Charcot, auteur de pamphlets antireligieux ; Lancereaux ne devint jamais titulaire. En 1874, il fut nommé médecin de l'hôpital de Lourcine ; en 1876, de l'hôpital Saint-Antoine ; en 1878, de la Pitié ; en 1889, de l'Hôtel-Dieu.

Il était membre de plusieurs sociétés savantes : la Société anatomique (1859), la Société de biologie (1861), la Société médicale des hôpitaux (1869). Bien qu'il ne fût pas professeur titulaire, l'Académie de médecine l'accueillit en 1877, ce qui était la meilleure preuve de sa valeur ; il en fut le président en 1903. Il fut aussi membre d'Académies étrangères, dont la Société de médecine de Barcelone, de Constantinople, etc... Il obtint des prix, parmi lesquels celui de l'Institut, en 1864, pour sa thèse.

Peu de professeurs eurent un auditoire plus nombreux et plus chaleureux que celui qui se pressait à ses leçons de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu, et qui lui témoigna autant de sympathie lorsque l'inflexible limite d'âge l'obligea à quitter ses fonctions. Devenu médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, encore plein de force et d'ardeur, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital du Perpétuel Secours, à Levallois-Perret, où il poursuivit ses recherches.

En 1910, il tomba dans l'escalier de l'un des ses malades. Après s'être remis de sa chute, il reprit ses activités, mais il eut une pneumonie. Il avait prédit le jour de sa mort en disant que, s'il dépassait cette date fixée, il serait sauvé. Ce ne fut pas le cas : il mourut le 26 octobre 1910.

Telles furent les étapes de la vie professionnelle du docteur Etienne Lancereaux. Nous allons rappeler maintenant sa doctrine, ses méthodes, puis ses découvertes.

Lancereaux a voulu être avant tout un nosologiste. Le but qu'il a poursuivi est le suivant : la médecine est une science ; en tant que telle, elle a ses lois générales, et les maladies doivent être classées. Chercher ces lois, mettre en relief les éléments caractéristiques, spécifiques, qui sont nécessaires à l'établissement d'une classification étiologique des maladies, ont été ses principales préoccupations.

Parmi ses ouvrages sur la syphilis, nous citerons le *Traité historique et pratique de la syphilis*, dont il y eut deux éditions (1866, 1873) et qui fut traduit en anglais, en russe et en espagnol. Lancereaux écrit, dans sa préface : "La pathologie devrait posséder une classification analogue à celle des sciences naturelles, car les états organopathiques de l'homme présentent des types distincts, toujours reconnaissables à des caractères constants". Il dit, en parlant de la syphilis : "J'ai cherché à en tracer l'histoire, non pas à

la façon du spécialiste (...), mais à la manière du nosographe qui ne trouve là qu'un chapitre détaché de la grande histoire des maladies".

Son *Atlas d'anatomie pathologique* fut édité à Paris en 1871. Le volume de textes comprend 552 pages in-4°, et l'atlas contient 60 planches. Ce dernier fut réalisé en collaboration avec Lackerbauer.

Son *Traité d'anatomie pathologique* est son oeuvre maîtresse. C'est un volumineux ouvrage en trois volumes (in-8°), publié de 1875 à 1889. Il comprend deux parties : l'anatomie pathologique générale, l'anatomie pathologique spéciale (des systèmes et des appareils). Ici encore, Lancereaux se pose en nosologiste : "Convaincu qu'il est impossible de séparer l'histoire des altérations des tissus et des organes, de celle de leur développement, j'ai cherché à classer ces altérations d'après les données acquises touchant l'évolution de l'organisme humain", écrit-il, et il s'est appliqué à mettre en évidence, dans les données de l'anatomie pathologique, "les caractères propres à une classification étiologique des maladies".

Lancereaux a laissé ses *Leçons de clinique médicale,* faites à la Pitié, recueillies par A. Lapierre et A. Delpeuch, publiées en 1883, ainsi que celles de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu, éditées en deux volumes, de 1892 à 1894. Elles furent empreintes de son idée prédominante : faire de la médecine une science exacte, comme l'étaient depuis peu la chimie et la physique. Selon lui, "il n'y a pas de maladies d'organes, mais de simples localisations morbides". Ainsi, dit-il, la maladie domine la lésion, elle n'est pas dans l'organe, l'organe n'en est que le support. Il reste fidèle à sa méthode scientifique et à ce principe qui domine tout son enseignement clinique : "Il n'y a que des maladies générales qui, tout en imprégnant l'organisme entier, localisent leurs effets sur l'un des tissus qui le composent".

On retrouve cette même doctrine à la base de ses autres ouvrages : le *Traité des affections du foie et du pancréas* (1899) ; le *Traité de l'herpétisme* (1883) ; les articles du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales sur l'"*alcoolisme*"* (1865), l'"artérite" (1867), les "veines caves" (1873), la "maladie de Bright" (1871), la "dure-mère" (1884), les "capsules surrénales" (1876), les "reins" (1876). Nous citerons sa thèse d'agrégation : *De la maladie expérimentale comparée à la maladie spontanée* (1872) ; d'autres travaux encore : *De la polyurie* ; le *Traité de la goutte* publié en 1895.

Tous les sujets de pathologie médicale qui préoccupaient les médecins de son temps furent abordés : la *Distribution géographique de la tuberculose pulmonaire* (1878), ouvrage dans lequel il fait le rapprochement entre les taudis et l'alcoolisme qui, à son tour, engendre la tuberculose ; le *Rapport des maladies du rein avec les altérations du système artériel* (Londres, 1881) ; l'*Etiologie des épidémies de fièvres typhoïdes des années 1876 et 1882 : action des eaux de l'Ourcq et de la Seine,* etc... C'est dire la diversité de son oeuvre, qui se trouve synthétisée dans son célèbre *Traité de médecine,* en trois volumes, écrit en collaboration avec N. Paulesco et publié de 1903 à 1912. Un quatrième volume a été rédigé, après sa mort, par Paulesco, et édité en 1930.

Il ressort de l'oeuvre de Lancereaux un système de médecine scientifique faisant ressembler ses concepts à ceux de Claude Bernard, ce qui fit dire au Dr Besançon : "L'histoire réunira, sous la même auréole, l'initiateur de la médecine scientifique, Claude

Bernard, et Lancereaux, premier médecin de l'époque, le principal ouvrier de la médecine scientifique".

Mais l'intérêt de l'oeuvre de Lancereaux réside surtout dans ses découvertes. Les considérations cliniques de sa thèse de 1862 sur "la thrombose et l'embolie cérébrale" ont été confirmées expérimentalement par Prévost et Catard, sous la direction de Vulpian.

On lui doit aussi la description de la "névrite saturnine", en 1862, maladie professionnelle qui se voyait surtout chez les typographes.

Le traitement des anévrismes par la gélatine en injections sous-cutanées, pour permettre la coagulation du sang dans la poche anévrismale, a été appelé la "méthode de Lancereaux-Paulesco".

Tous les praticiens connaissent les "pilules de Lancereaux", à base de digitale, longtemps préconisées dans les insuffisances cardiaques.

Les recherches de Lancereaux firent progresser la lutte contre le paludisme, le phosphorisme, l'herpétisme, etc...

La question de l'alcoolisme a particulièrement captivé son attention. Il le considérait (et particulièrement l'absinthisme) comme un fléau national. Avec Jaccoud et Landouzy, il a souligné les dangers de l'intempérance, trop souvent responsable des échecs de la thérapeutique antituberculeuse. Dans son *De l'alcoolisme et de ses conséquences au point de vue de l'état physique, intellectuel et moral des populations* (1878), il préconisait déjà les mesures sociales et législatives à prendre.

Lancereaux découvrit l'origine hydrique de la fièvre typhoïde ; il en fit la communication à l'Académie de médecine : "Dès l'année 1875, lors d'une épidémie de fièvre typhoïde survenue à Paris (...), j'avais constaté que l'eau avait été le principal véhicule de la maladie".

Le Dr Besançon a écrit : "La légende raconte que, pendant l'épidémie de choléra de 1866, il (Lancereaux) passait ses nuits à ouvrir des cadavres". Cela lui valut des ennuis avec l'Administration.

Les plus belles découvertes de Lanceraux concernent le diabète. Il identifia le diabète pancréatique en 1877. En se basant sur les vérifications d'autopsie de quatre sujets morts de diabète, il publia, en 1880, dans *"L'Union médicale"*, ses conclusions sur les relations de cause à effet entre les lésions anatomiques du pancréas et la maladie diabétique.

Guidés par les constatations cliniques de Lancereaux, Oscar Minkowski et Joseph von Méring, à Strasbourg, en 1889, extirpèrent le pancréas d'un chien, et obtinrent un diabète pancréatique expérimental. En 1891, Lancereaux et son élève Thiroloix procédèrent eux-mêmes à des expériences sur des chiens, qui confirmèrent que le pancréas possède une sécrétion interne dont la suppression est responsable du diabète.

En matière de diabétologie, Lancereaux eut un autre mérite, celui d'avoir le premier séparé et remarquablement décrit les deux formes de la maladie : le diabète gras et le diabète maigre. Il écrivait déjà en 1880 : "elles (ces deux formes) constituent deux

maladies distinctes ayant pour symptôme commun la glycosurie". On sait aujourd'hui que le diabète maigre est le "diabète insulino-dépendant" et le diabète gras est le "diabète non-insulino-dépendant".

Son élève préféré, Nicolas Paulesco (1869-1931), qui fut d'abord son interne, puis son assistant à l'hôpital du Perpétuel Secours à Levallois-Perret, fut à la fois docteur en médecine et docteur ès-sciences de l'Université de Paris. De retour en Roumanie, d'où il était originaire, il fut nommé, à trente-cinq ans, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Bucarest. Stimulé par Lancereaux, il poursuivit ses recherches sur la sécrétion interne du pancréas. Le 31 août 1921, Paulesco annonçait, dans les *Archives internationales de physiologie*, sa découverte d'une hormone hypoglycémiante pancréatique qu'il nomma "pancréine" (l'article avait été reçu le 22 juin 1921).

Les Canadiens, F.G. Banting et C.H. Best, du laboratoire de J.J.R. Mac Leod à Toronto, avec la collaboration de J.B. Collip, communiquèrent leur découverte de l'"insuline" à la Société américaine de physiologie, le 12 décembre 1921.

En 1923, Banting et Mac Leod reçurent le Prix Nobel de médecine pour avoir découvert l'"insuline". Banting partagea son prix avec Best ; Mac Leod avec Collip ; mais Paulesco ne reçut rien, malgré l'antériorité de sa découverte de la "pancréine" (1).

Telle fut l'oeuvre d'Etienne Lancereaux. En ce qui concerne sa vie privée, deux mots pourraient la résumer : travail et famille. Il a travaillé toute sa vie "comme un forcené" ; la seule fantaisie qu'il s'offrît fut une loge à la Comédie Française, où il emmenait régulièrement sa famille.

D'un premier mariage, il eut un fils. Devenu veuf, il se remaria avec la petite-fille du général comte Delaborde, dont il eut cinq filles (2).

Le docteur Lancereaux et sa fille Julie en 1901 à la campagne
(photo d'archives)

Durant la guerre franco-allemande, Etienne Lancereaux fut médecin des ambulances de la Seine ; il eut un beau comportement durant le siège de Paris. Promu officier de la Légion d'honneur en 1894, il reçut aussi des décorations étrangères, dont celles de Sainte-Anne de Russie, du "Lion et du Soleil" de Perse.

Parmi ses élèves, on retiendra les noms de Thiroloix et de Paulesco ; ce dernier partageait l'intimité de la famille. L'un des enfants de Lancereaux raconte les soirées passées avec Paulesco, en visite chez ses parents : "Selon les jours et le temps, les soirs se passaient dans le parc au clair de lune, ou bien dans la maison où nous faisions de la musique. Paulesco avait une très belle voix. L'un d'entre nous l'accompagnait au piano et tous étaient heureux de l'entendre chanter des airs de Faust, de Mireille, de la Traviata et de Rigoletto".

Son dévouement et sa compétence faisaient qu'on venait le consulter de partout dans le monde. S'il faisait payer les riches, il était généreux envers les pauvres. Il habitait un hôtel particulier, à Paris, situé au 44 de la rue de la Bienfaisance ; sa clientèle aisée lui permettait d'acheter, quand il le pouvait, un immeuble proche de son domicile ou des terrains autour du château de Nogent-l'Artaud ; dans cette région, d'où était originaire sa première femme, il aimait se reposer.

Il avait gardé un souvenir nostalgique de la ville de Reims, où il avait commencé ses études ; et comme il s'extasiait, chaque fois qu'il y retournait, sur la cathédrale, cela fit dire au Dr Guelliot : "Il y avait un petit coin de poésie dans ce cerveau si solidement charpenté". Lui-même, Lanceraux, écrira au sujet des monuments de Reims : "... il n'en est pas qui caractérisent mieux une époque toute de foi et d'enthousiasme... et qui soient plus propres à élever vers l'infini, surtout quand s'y joint la voix majestueuse de ces cloches qui, de siècle en siècle, ont rappelé à vos concitoyens, selon l'expression du poète, que l'homme est un roi tombé qui se souvient des Cieux". Il y a une légère erreur dans la citation du poète, qui est peut-être volontaire.

Pour perpétuer son souvenir, la ville de Paris a donné son nom à l'une de ses rues : la rue du docteur Lancereaux est située dans le 8e arrondissement ; elle est dans le prolongement de la rue de la Bienfaisance.

Si sa mémoire fut honorée à l'échelon national, elle le fut aussi au niveau régional : le sculpteur Aristide Croisy - un autre Ardennais - a modelé un superbe buste de lui. Cette sculpture se trouve à l'hôpital du Perpétuel Secours à Levallois-Perret.

Telle sera notre conclusion sur ce grand médecin que fut Etienne Lancereaux.

NOTES

(1) BART (Constantin). La véritable histoire de la découverte de l'insuline : Paulesco redivivus. *Arch. int. Cl. Bernard*, n° 9, 1976, 33-77.

(2) La quatrième fille d'Etienne Lancereaux était Mme Joseph Saint-Pierre-Cabanel, née Julie Lancereaux (23 octobre 1885-16 février 1950). Son fils, M. François Saint-Pierre, est l'auteur d'une brochure sur son grand-père maternel : *La science et la foi chez le docteur Lancereaux* (1829-1910) (Supplément au n° 30 de juin 1987 de la *"Revue des Ecrivains catholiques"*, 12, rue Edmond-Valentin - 75007 Paris).

SUMMARY

Etienne Lancereaux, M.D., born on 1829 in a village of the French Ardennes, began as a farmer in his father's farm ; afterwards he studied medicine at the Paris University, and became one of the greatest physicians of the second half of the XIXth century. He discovered pancreatical diabetes in 1877. His other famous works concern syphilis, saturnism, arteriosclerosis, etc... He was one of the pioneers in the struggle against alcoholism. The "pilules de Lancereaux" containing digitalis are well-known to day. After his death, on october 26 th, 1910, the city of Paris gave his name to one of its streets.